

Berlin, Montréal, Paris et la barre de Mouchotte

Entretien avec Régine Robin.

Propos recueillis et mis en forme par Olivier Mongin

In *Tous urbains*, n° 5, mars 2014. Presses Universitaires de France. (p. 28 à 39)

(Extraits)

Dans cet entretien, Régine Robin évoque les trois villes qui lui sont chères tout simplement parce qu'elle y vit une partie de l'année ou qu'elle y a vécu : Berlin, Paris et Montréal. Mais elle se demande aussi comment la barre où elle vit à Paris, ce drôle d'immeuble zébré qui surplombe la rue du Commandant René Mouchotte qui longe la gare Montparnasse à Paris, renvoie à une communauté de vie alors que tant de barres sont ailleurs des lieux de mort. Il n'est ici question que de l'imaginaire des habitants, à commencer par celui de Régine Robin, cette habitante toujours prête à « enquêter » dans « ses » villes.

Comment rendre Paris visible ?

Olivier MONGIN – *Venons-en à Paris et à votre récent livre. [Le Mal de Paris, paru en janvier 2014, chez Stock] Vous êtes une vraie Parisienne en ceci que vous avez habité dans des quartiers divers. Aujourd'hui, vous résidez rue du Commandant René Mouchotte, dans ce long immeuble qui surplombe la gare Montparnasse. Le plus frappant est que vous parlez de Paris sans nostalgie, sans chercher les traces d'un Paris populaire qui n'est plus !*

Régine ROBIN – Il y a longtemps que le Paris populaire a disparu, mon parcours parisien en témoigne. En effet, j'ai été élevée à Ménilmontant dans un petit immeuble situé dans un passage, le passage Ronce. Mais un jour celui-ci a été décrété faire partie de l'îlot insalubre numéro 7, ce qui n'allait pas sans conséquences : la destruction du secteur et non pas sa réhabilitation. (...) Plus tard, j'ai habité rue Mouffetard au moment où ça basculait sur le plan de l'immobilier, je m'en suis vite aperçue car j'avais eu la chance d'être locataire dans un bel immeuble dont la propriétaire était une soixante-huitarde attardée qui ne connaissait pas les prix du marché. Quand j'ai cherché à me reloger, un ami m'a parlé d'un deux-pièces disponible dans cette espèce de barre de la rue du Commandant Mouchotte qui a longtemps accueilli le siège de la SNCF, qui vient de déménager à Saint-Denis, signe des temps ! C'était le quartier Montparnasse et le loyer était modéré et l'est resté, en partie grâce à l'action au long cours d'une association de locataires haute en couleurs et très coriace. Comment hésiter alors ? Tout cela se passait il y a plus de vingt ans et je suis vite devenue une « Mouchottienne » qui a apprivoisé le quartier Montparnasse alentour. (...) C'est pourquoi j'ai inventé un personnage, un inspecteur qui doit se rendre dans divers quartiers de Paris où, à chaque fois, un crime a été commis. Il est donc obligé d'arpenter ce Paris dont personne ne parle pour trouver la clef de l'énigme. Il s'enfonce dans des souterrains, longe des couloirs, monte mon escalier interminable de l'immeuble de la rue du Commandant René Mouchotte. (...) Mais je reviens chez moi à Mouchotte, j'y ai mené mon enquête et trouvé trois textes distincts qui concernent ma rue Mouchotte. À chaque fois, Mouchotte est une rue détestable où l'on ne peut que se perdre, et ma barre un immeuble inqualifiable.

Trois textes donc : une protestation de Romain Gary au moment de l'inauguration de la rue : il se plaint que l'on ait donné le nom de René Mouchotte (un de ses amis, aviateur tombé au

combat dans la RAF durant la guerre) à cette rue qu'il trouve immonde et pas à la hauteur du héros. Il écrit : « Je m'en vais donc rue du Commandant-Mouchotte, rue parfaitement dégueulasse, d'ailleurs. Une cochonnerie de rue, sinistre, avec les hangars de la rue du Montparnasse béants de vide, moche au possible, il ne se serait pas fait tuer pour ça, Mouchotte, c'est moi qui te le dis. Naturellement, il n'en sait rien. Mais si c'est tout ce que le conseil municipal "gaulliste" de Paris a trouvé, comme rue du Commandant-Mouchotte... Je me demande de quoi ils vivent, de quoi ils se réclament. Pas de la mémoire : plutôt de l'immobilier... » (*La nuit sera calme*, Gallimard, 1974, p. 108).

J'ai également trouvé Mouchotte dans un roman policier d'Olivier Descosse (*la Liste interdite*, Michel Lafon, 2008, p. 75) où la juge chargée d'une affaire doit se rendre : là encore elle déteste autant la rue que l'immeuble. Elle consulte un psychanalyste deux fois par semaine dans mon immeuble. Du quai des Orfèvres à Montparnasse, avec les embouteillages, elle est presque toujours en retard à ses séances. Le narrateur décrit de la façon suivante l'endroit où elle se rend : « Son psychanalyste exerçait dans un immeuble immonde ».

Olivier MONGIN – *Revenons à votre immeuble de la rue du Commandant Mouchotte, c'est une barre comme en banlieue, une espèce de tableau de Mondrian si l'on regarde bien, une barre que l'on ne sait pas voir mais c'est aussi une barre qui ne vit pas si mal.*

Régine ROBIN – Il y a d'abord des aspects techniques intrinsèques au bâtiment qui ne jouent pas un rôle secondaire. Quand l'architecte Dubuisson a fait sa barre de la rue du Commandant René Mouchotte, il n'a pas disposé quarante appartements par palier mais seulement trois. Par ailleurs, quand vous sortez de l'immeuble, vous êtes dans un endroit vivant où se trouvent quarante bistrot, quarante cinémas, plusieurs lignes de métro. Mon dedans a un dehors, mon intérieur est porté par un extérieur, je vis dans un lieu de vie et non pas dans un lieu de mort. L'articulation des questions techniques liées au bâtiment et l'endroit où ça se place est fondamentale. Certes, c'est aussi une barre avec des défauts, mais on y retrouve la communauté de vie, celle de l'immeuble, celle de l'espace extérieur avec son côté Guermantes (Vavin, les cafés de Montparnasse et le boulevard Raspail), mais aussi, le côté Méséglise (sans les aubépines) ; la gare et ses voyageurs.